

Rapport de Mademoiselle Paulette Choné sur l'ouvrage *Humeurs* de Monsieur Benoît Fourchard



Ce n'est pas la première fois que la commission littéraire récompense des nouvelles. L'originalité du petit recueil du Barisien Benoît Fourchard – onze courtes nouvelles consistant en une suite de monologues à la première personne – est que son style est proche de l'écriture dramatique depuis longtemps pratiquée par l'auteur. Écrivain, scénariste et metteur en scène, il a déjà publié une trentaine de pièces et cinq recueils de nouvelles. La compagnie qu'il anime, « Les Fruits du hasard », met d'ailleurs à l'honneur la lecture musicale de nouvelles.

Ainsi, la lecture silencieuse d'*Humeurs* au temps du confinement, alors que toutes les voix théâtrales s'étaient tues, nous a rappelé que notre intérêt s'est souvent porté sur les arts de la scène, par exemple avec les récompenses récemment données aux ouvrages de Jean-Pierre Thibaudat sur le Festival mondial de théâtre de Nancy (2017), ou de Bénédicte Boisson et Marion Denizot sur le Théâtre du peuple de Bussang (2015).

Certes, le choix des personnages que Benoît Fourchard met ici en voix plutôt qu'en scène est déconcertant, à cause du niveau de langage qui est celui de leur âge ou de leur condition sociale, qui impose au lecteur un effort de décentrement. Ces personnages (ces voix) sont en effet majoritairement des solitaires, inadaptés, marginalisés par leurs singularités ou leurs handicaps, et se voyant non sans raison comme des « monstres » sous le regard de dégoût ou de désapprobation des autres. Le recueil se joue de nos « humeurs », plutôt mélancoliques. Fourchard invite en effet son lecteur à approcher, le temps d'une fiction, des personnages peu ordinaires, surtout victimes de leur condition, de leur corps, de leurs pulsions, comme l'annoncent les titres des quatre sections qui structurent le livre : « Corps », « Transhumance », « Mémoire » et « Noircure », autant de séquences qui n'inspirent pas nécessairement l'allégresse et peuvent même susciter un certain recul, ou de la perplexité.

La première nouvelle raconte l'histoire d'une petite fille si mal prénommée Désirée, qui ne baisse jamais les yeux et se cache dans un cagibi sous l'escalier, maltraitée et maltraitante, dérangeante parce que dérangée, effrayante et pathétique. Est-ce un conte pédagogique, pointant l'étrangeté du handicap mental ? L'auteur a-t-il voulu rendre compte du vécu de l'autisme, comme certains films ont tenté de le faire ? En tout cas il réussit à nous toucher.

Dans une perspective similaire, la nouvelle intitulée « Cette chère Simone » reprend l'histoire, largement médiatisée à l'époque, de Simone Weber, « la diabolique de Nancy », accusée d'avoir débité son amant à la tronçonneuse, qui n'a jamais avoué malgré des charges accablantes. Une armada d'experts psychiatres s'était échinée sans succès à disséquer son fonctionnement mental. Ici l'auteur se met dans la tête de la « chère Simone » et décrit avec une efficacité redoutable à quel point les mécanismes psychiques de déni, de projection, de ressassement haineux finissent par occulter la vérité des faits et construire une vérité alternative inattaquable.

« Mémoire » décrit les ravages du temps qui passe sur les relations interpersonnelles : un homme a la mauvaise idée de chercher à retrouver, quarante ans après, son « premier amour » (et n'en tire qu'une aigre et prévisible déception) ; un petit-fils et sa grand-mère poursuivent

durant plus de dix ans un échange épistolaire, entre banalités et distance qui se creuse ; un jeune homme se laisse recruter par un metteur en scène sur le retour pour monter et jouer une unique fois une pièce grotesque et cruelle de Ghelderode, dans le poussiéreux théâtre d'une petite ville de province.

Deux nouvelles évoquent l'exil et la quête de soi à l'étranger. « Polenta-vodka » s'attache au thème du métissage. L'héroïne, en recherche de sensations gustatives et érotiques, n'arrive pas à choisir entre une manière forte « à la russe » (côté vodka) et une manière raffinée « à la grecque » (côté moussaka). Après bien des péripéties, elle mettra au point son style personnel, qui sera un mélange polenta-vodka. Suivant son humeur, le lecteur pourra y lire un éloge du vagabondage amoureux et des expériences multiples ou un appel à l'ouverture d'esprit vis-à-vis de pratiques culturelles différentes. Dans un autre texte, un couple se forme sur un air de tango dans l'Espagne franquiste, émigre en France, et finit par vieillir en Lorraine, toujours porté et exalté par la musique et la danse. Une autre nouvelle évoque à la Gogol la « greffe improbable » d'une tête de jeune homme...sur un carton d'emballage, qui finit par être exhibé comme phénomène de foire.

L'auteur ne se déclare pas ouvertement sur ses propres sentiments à l'égard de la bizarrerie, de la méchanceté de ceux qu'il fait parler, ou de l'ostracisme dont ils sont victimes. Mais pourquoi le déplorer ? Comme au théâtre, c'est à nous d'être attentifs à nos réactions, quand le langage, par son originalité et sa justesse, nous provoque à en saisir le tremblement.